

les ombres de la nuit se répandaient sur la ville, les promenades devenaient de plus en plus désertes. La volante aux mules blanches, était partie depuis quelque temps et s'arrêtait à la porte d'une magnifique maison.

—Carlotta, vous ne chercherez pas à me procurer d'entrevue avec l'étranger ; je ne veux pas le voir... je ne puis pas...

Et la jeune fille s'était élancée de la voiture, elle monta rapidement à sa chambre, où elle s'enferma.

Un homme, à cheval, avait, de loin, suivi la volante et remarqué la maison où elle s'était arrêtée.

La blonde jeune fille, ce soir là, ne descendit pas au souper.

La nuit, elle ne put reposer ; son sommeil était agité.

Le lendemain et les trois jours suivants, elle ne voulut pas sortir à l'heure de la promenade. Le soir du quatrième jour cependant, quand le soleil fut descendu sous l'horizon, elle sortit pour prendre l'air sur le balcon, et un instant après elle vit passer, à cheval, le brillant inconnu, qui jeta un coup d'œil vers elle et partit au galop.

Le dimanche suivant, elle assista à la grand, messe de la Cathédrale, et elle aperçut le même jeune homme, appuyé contre l'un des piliers de la nef, les yeux fixés sur elle. Après la messe, au moment où elle allait mouiller son doigt dans le bénitier, une main recouverte d'un gant blanc lui offrit l'eau bénite qu'elle n'osa refuser. Elle leva les yeux, c'était lui ! oh ! comme elle tressaillit à ce contact. Elle avait touché sa main, et elle se sentit prête à défaillir. Il était si beau, il avait l'air si noble, il était si poli ! Hélas ! pauvre jeune fille, si c'eût été un autre, peut-être n'eût-elle pas pensé que c'était de la politesse, mais bien une impardonnable effronterie ! et si elle eut su...

Le mardi suivant, il y avait grande revue des troupes nouvellement arrivées d'Espagne. Toute la ville devait y être, et la jeune fille y alla dans sa volante aux blanches mules. Il y était aussi, et elle l'eut bientôt distingué des autres, au milieu des cavaliers parmi lesquels il se trouvait. Le coup d'œil était splendide, la tenue des troupes magnifique, et les différentes évolutions qu'elles exécutèrent au son d'une musique guerrière, causa un enthousiasme général. Bientôt commencèrent les manœuvres de l'artillerie légère, dont les pièces traînées par de vigoureux chevaux semblaient emportées dans des tourbillons de poussière au bout de la plaine, tournaient comme sur un pivot et revenaient au grand galop des chevaux après avoir lâché leurs décharges.

Au bruit étourdissant du canon, deux mules s'étaient effrayées ; elles se cabrent, jettent à terre leur postillon et s'élancent dans leur épouvante tête baissée à travers la campagne. Elles courent, elles bondissent par dessus les pierres, à travers les fossés. Une jeune fille est dans la volante, qui à chaque bond menace de culbutter ou de se briser en éclat. Personne, de toute cette foule, n'ose porter secours à l'infortunée, qu'un rien peut broyer sous les roues de la volante ou les pieds des mules épouvantées. Un homme a reconnu les deux mules blanches, qui fuient à travers la plaine ; il plonge ses éperons dans les flancs de son cheval qui bondit comme un tigre blessé, secoue son épaisse crinière, et part comme un ouragan sur les traces des mules. De sa cravache il lui sanglo les épaules, de ses éperons il lui laboure le ventre. Deux cents cavaliers s'élancent après lui au galop, honteux de leur inaction et entraî-

nés par l'exemple de cet inconnu. Les manœuvres de l'artillerie sont suspendues, toute cette foule suit de l'œil et est dans l'attente de quelque horrible catastrophe. L'inconnu n'est plus qu'à quelques pas de la volante, qui n'est pas encore brisée et maintient son équilibre ; il gagne du terrain à chaque bond de son rapide coursier ; il avance, il approche. Il est temps... Un précipice est à dix pas, et les mules s'y précipitent tête baissée.... Déjà il a saisi la bride de la mule qui se trouve la plus près de lui, et la jette sur ses hanches ; mais l'autre mule bondit dans ses harnais et entraîne et la volante et la mule qui est renversée. Le précipice n'est plus qu'à deux pas... il ne peut maîtriser la mule, ni saisir la bride.... Il court risque d'être lui-même blessé par les roues.... Que faire ?.... Prompt comme la pensée il tire un pistolet de sa poche et à bout touchant fait feu sur la mule qui s'abat sous le coup. Il se jette à bas de son cheval, se précipite dans la volante et enlève dans ses bras la jeune fille évanouie. Une immense acclamation retentit dans les airs, et un cri d'enthousiasme universel salue une si courageuse action.

Cependant peu à peu la jeune fille reprend ses esprits, elle se sent pressée dans les bras d'un homme, elle sent les battements de son cœur sur son sein et le souffle de son haleine sur son front. Une volante est bientôt amenée, et le jeune homme veut lui-même la déposer sur ses moelleux coussins. Elle entre-ouvre les yeux et reconnaît que c'est lui, encore lui ! Elle veut parler et ses lèvres ne s'agitent que pour prononcer des sons inarticulés. Ses amies qui étaient accourues s'empressent autour d'elle, et l'accompagnent à la demeure de son père, où elle ne tarda pas à revenir complètement à elle.

La conduite du jeune et courageux cavalier fut élevée jusqu'aux nues. On ne parla que de lui le reste de la journée. Personne ne le connaissait quoique toutes l'eussent vu et admiré plusieurs fois.

—Ma fille, lui dit son père, ce jeune homme t'a sauvée la vie, nous lui devons une éternelle reconnaissance, je le verrai et m'acquitterai envers lui, autant qu'il est en mon pouvoir, de ce que je lui dois.

Quand au jeune homme, il était remonté sur son cheval, qui tout couvert d'écume était revenu en hennissant au devant de son maître. Il repartit au galop afin de se soustraire aux félicitations dont on l'accablait pour un acte qui, dans son idée à lui, ne méritait pas la peine d'être mentionné.

Le lendemain et les jours suivants se passèrent, sans que le brillant cavalier revint à la ville. Le père de la jeune fille fit d'inutiles recherches pour le rencontrer et lui exprimer sa reconnaissance. Il se rendit à "la Campagna." L'économe de l'habitation lui répondit que le propriétaire en était parti, depuis deux jours, pour la Havane, où des affaires pressantes l'avaient appelé subitement.

Déjà deux semaines s'étaient écoulées, et la blonde jeune fille n'avait pas revu celui qui lui avait sauvé la vie le jour de la grande revue. Elle n'osait questionner les personnes de la maison. Tous les soirs à l'heure de la promenade elle se rendait au Pasco, et s'en revenait triste et rêveuse, sans avoir pu rencontrer celui que son cœur cherchait.

Un jour, le soleil était demeuré caché sous de nombreux nuages, couleur d'encre ; un vent tiède soufflait sur la ville de